Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an.	5 »

Pour la province et l'étranger :

Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	5
Un an.	10

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques, adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

5e Année. — Numéro 21. — 26 Mai 1850.

Le Slavisme
AU POINT DE VUE POLONAIS.

Grâce à la marche incessante et progressive de l'humanité et des peuples, le dix-neuvième siècle a vu le slavisme passer, comme on dit, à l'état de *fait accompli* : fait nouveau, inattendu, qui pèsera d'un poids immense dans les destinées de l'Europe et du monde entier. Car ce n'est plus un État, une nation, un peuple isolé qui prend place dans la grande famille des nations civilisées, c'est toute une race d'hommes de même origine, de mœurs à peu près identiques, qui arrive à sa maturité historique, à son développement nécessaire, qui se pose majestueusement en face des vieux empires.

Aussi depuis quelque temps, tous les esprits élevés, politiques, diplomates, historiens et poëtes, s'en préoccupent-ils vivement. Le slavisme est devenu une réalité avec laquelle il faut décidément compter. Les uns s'en effrayent, les autres s'en consolent : les uns y voient avec terreur la domination des Barbares en Europe, les autres une régénération des mœurs et de la civilisation occidentale; tous s'accordent à y reconnaître un événement historique d'une portée incalculable. C'est cette puissance collective de toute une race d'hommes, forte de près de cent millions, qu'on désigne du nom de *panslavisme*.

Mais cet ensemble unitaire du slavisme, chacun le comprend à sa manière, et l'envisage sous des aspects à part, bien différents les uns des autres. Nous trouvons sur ces différentes significations du panslavisme, dans la *Gazeta polska* de Pozen, du mois d'avril dernier, deux articles rédigés avec beaucoup de talent et une critique des plus judicieuses, quoique peu originale, puisqu'elle n'est, pour toute la conduite et le fond des idées, qu'une reproduction très-fidèle d'un article assez long, paru déjà le 23 décembre 1849 dans notre feuille, sous le titre : *Cours de littérature slave au collége de France, leçon d'ouverture sur les trois panslavismes, russe, autrichien et polonais.*

Donc, conformément à son modèle, l'auteur examine en détail la situation de ces trois panslavismes depuis qu'ils sont en lutte ouverte, c'est-à-dire depuis la révolution de février. Longtemps on n'avait connu qu'un seul panslavisme : c'était le panslavisme russe. Dans le courant de l'année 1848 apparut le panslavisme austro-bohême, conçu au congrès slave de Prague, et qui atteignit son point culminant à la diète de Kremsier. Le général Dembinski et autres chefs polonais, en allant en Hongrie combattre à la fois l'Autriche et la Russie, et les deux panslavismes qui émanent de ces deux puissances, se constituèrent les organes d'un troisième panslavisme que nous avons appelé *panslavisme polonais* —Chacun de ces trois panslavismes cherche naturellement un point d'appui sans lequel son indépendance ou celle de la Slavie devient impossible. Cet appui, les uns le trouvent dans la *Russie*, les autres dans l'*Autriche*, les troisièmes dans l'idée *polonaise* d'une Slavie libre, nouvelle, indépendante, appuyée sur la civilisation occidentale, et constituée en une fédération de tous les peuples slaves, qui conserveraient leurs mœurs, leur religion, leur nationalité particulières, tout en s'unissant en un tout homogène, pour garantir leur force et leur grandeur futures.

Le slavisme polonais trouva son point de départ dans la guerre de Hongrie dont l'héroïque armée représentait la cause de la liberté et de l'indépendance nationale contre l'absolu-

tisme historique des Habsbourg en Autriche et des Romanof en Moscovie. La politique des premiers panslavistes (ceux de la Russie), était très-simple et facile, mais terrible dans ses conséquences. Au contraire, la politique des slavistes bohêmes et polonais était difficile, périlleuse, mais glorieuse et émancipatrice. Les Bohêmes voulaient employer l'Autriche pour écraser l'opposition anti-slave des Maghyars et des Allemands, sans pour cela se servir en rien de la Russie. D'un autre côté les Polonais s'appuyaient sur la Hongrie, pour écraser avec son aide la politique anti-slave de l'Autriche allemande et de son alliée la Russie. — Les Bohêmes, en soutenant la cour et le cabinet d'Autriche, croyaient pouvoir faire de l'Autriche un empire slave. Les Polonais, ne partageant pas cette croyance, espéraient, en secourant les Hongrois, renverser le gouvernement d'Autriche, avec son machiavélisme traditionnel.

Malgré la protestation et les attaques des députés bohêmes, la politique des Polonais en Hongrie n'était pas anti-slave. Le général Dembenski et tous les autres Polonais travaillaient au rapprochement des Maghyars avec les Slaves. Si ce rapprochement et la conciliation avaient réussi, l'ancien empire d'Autriche eût été ruiné; la Hongrie se fût reconstituée sur d'autres bases, et les nationalités slaves auraient été émancipées pour des siècles. Malheureusement cette grandiose combinaison insurrectionnelle échoua. Pour un pareil panslavisme, les esprits n'étaient pas suffisamment préparés: mais il n'en est pas moins le seul qui ait de l'avenir, le seul qui soit destiné à renaître de ses cendres.

M...

De l'enseignement de l'histoire en Autriche.

Les organes les plus haut placés des intérêts nationaux en Autriche, critiquent avec une vive amertume la manière dont l'histoire continue d'être enseignée dans cet empire. Malgré toutes les terribles révolutions qui viennent de parcourir et de ravager la monarchie de Habsbourg, les programmes ministériels, comme on sait, très-détaillés, imposés aux professeurs pour leurs cours publics dans toutes les hautes écoles, sont restés jusqu'à ce jour complétement les mêmes qu'au temps de M. de Metternich.

D'histoire générale du monde à un point de vue indépendant, de philosophie de l'histoire proprement dite, il n'en existe pas trace dans les universités autrichiennes. L'unique point de départ est la maison de Habsbourg. « Lorsque Dieu eut créé le monde, dit à ce sujet la *Süd-Slawische zeitung*, le néant et le chaos régnaient sur la surface de la terre, jusqu'à ce qu'arrivât l'année de grâce 1526. Alors, de la confusion des éléments sortit un homme et un empire prédestinés. Mais cet empire était sans nom : on ne connaissait encore l'Autriche que comme un grand-duché. Le bonnet archiducal dérobait la majesté des chefs de cette maison, qui, pour se rehausser, se faisaient appeler en Europe rois de Bohême et de Hongrie. Ce ne fut qu'en 1806 qu'on commença à leur rendre justice. Enfin, quarante-quatre ans plus tard, la *Reichs zeitung* autrichienne apprit à tous les peuples étonnés de l'empire, qu'eux-mêmes, avant la grande année 1526, n'avaient eu qu'une existence fantastique. Ainsi, d'après cet organe de la cour, la Pologne jusqu'en 1775, Venise jusqu'en 1797, n'auraient eu aucune histoire, et leurs annales ne commenceraient qu'au moment même où ces glorieuses républiques cessèrent d'exister politiquement.

« La *Reichs zeitung* aurait-elle la prétention de nous faire croire que la Bohême était déjà une province autrichienne avant 1621 ; que la Hongrie était aussi elle autrichienne avant 1848? Ce moniteur de la cour, s'il voulait être conséquent, devrait au contraire avouer que c'est sa patrie autrichienne qui jusqu'à présent n'a pas eu d'histoire, et dont on ne peut savoir si elle en aura jamais...... Comment ce journal, renseigné de si haute source, explique-t-il la guerre hongroise, l'insurrection vénitienne et lombarde, le congrès slave et la tenace fidélité des Slaves seuls à la cause de l'empire, malgré la défection de tous les autres peuples? Expliquera-t-on ce phénomène par les bienfaits et les faveurs toutes particulières dont les Slaves avaient été comblés par le cabinet de Vienne avant 1848? Qui oserait mentir ainsi à l'histoire contemporaine?

« Si l'organe du cabinet entend par histoire indigène l'histoire de la bureaucratie, des finances et de la banqueroute autrichienne, il est certain que de pareilles choses ne s'expliquent qu'en partant du centre même de l'empire, et en faisant abstraction totale des nationalités. Mais le journal privilégié ne doit pas oublier que l'histoire administrative d'un Etat n'est pas l'histoire entière de cet État; que la science historique a cessé de nos jours d'être une science de blasons et de dynasties; qu'elle renferme l'étude sous toutes ses faces de la vie des nations. Vouloir nier la vie des peuples serait une velléité stérile. Outre ses bureaucrates, l'Autriche compte encore 37 millions de citoyens, qui tous ont un passé national, et font remonter leur origine et leurs traditions bien au-delà de l'année 1526. Toutes les gazettes officielles du monde échoueront dans leurs tentatives pour étouffer parmi ces populations le sentiment de leur individualité nationale. Croit-on qu'il suffira d'un décret du ministre de l'instruction publique, pour qu'on cesse d'étudier en Bohême les annales tchèques, en Galicie les annales polonaises, en Hongrie les chroniques hongroises, et que partout on ne connaisse plus qu'une seule histoire, celle du pouvoir central autrichien? Espère-t-on qu'en faisant commencer par ordre suprême l'histoire moderne à l'an 1526, on transformera par là même en Autrichiens les Maghyars, les Italiens, les Bohêmes? Si en 1848 des intérêts et des tendances nationales diverses ne nous avaient pas animés, l'Autriche entière se serait scindée en deux grandes parts, qui se seraient annexées l'une au corps germanique, l'autre à la république hongroise.

«C'est la diversité des nationalités qui a seule sauvé l'em-

pire... Mais par la vertu même de ces diversités nationales, nous tous, Slaves, Maghyars, Allemands, Italiens, nous ne pourrons jamais confondre notre histoire avec celle de la monarchie autrichienne. C'est folie de lutter sous ce rapport contre la toute-puissance de la nature. Les empires passent, les langues et les nationalités, une fois arrivées à la conscience d'elles-mêmes, survivent à toutes les conquêtes. »

Rapport d'un voyageur sur la Iugo-Slavie.

« Me dirigeant vers la Voïevodie, je suis arrivé le 12 avril dernier sur le territoire des tchaikistes, dans ce qu'on appelait naguère encore le jardin de la Batchka. Ce jardin est devenu maintenant un horrible théâtre de dévastation et de brigaadage. Des patrouilles, fortes chacune de cent hommes, en parcourent les routes durant la nuit, pour protéger les habitants contre les troupes errantes des bandits. Du reste un silence sépulcral règne dans les campagnes désertes. Les belles rangées d'acacias qui bordaient la route, sont ou rasées par le pied, ou mutilées par les coups de canon. Les villages incendiés renferment rarement un être vivant. Les villageois vivent campés au milieu des champs dans des huttes portatives qu'ils nomment *Salachi*... La misère est telle parmi les tchaikistes, qu'un vingtième à peine de leurs champs paraît ensemencé. L'incurie des commissaires autrichiens n'a jusqu'ici fait parvenir à ces infortunés que des secours insignifiants. D'après l'expertise que viennent de faire MM. Puffer et Chuplikats, les pertes constatées du district des tchaikistes s'élèvent déjà à trois millions de florins d'argent, sans compter celles qu'il reste encore à enregistrer. Pour les relever d'une pareille ruine, l'Autriche a fait distribuer parmi eux 50 mille florins, et leur en a prêté autant sans intérêt, pour qu'ils puissent avec cela relever leurs villes détruites! Voilà un échantillon de la générosité impériale.

« Cependant la vitalité de la race serbe est telle qu'au milieu de toutes ces misères elle ne cesse de grandir et de gagner de l'influence sur les peuples qui l'entourent. Il y a seize ans j'insérais dans les journaux serbes des notes de voyage sur plusieurs villes alors presque entièrement maghyares. Je parcours de nouveau ces mêmes villes aujourd'hui; on y parle serbe partout. Grosz-Betchkerek par exemple a subi sous ce rapport une complète métamorphose. Toutes les enseignes des marchands y sont en langue serbe; et les devantures des magasins sont ornées de peintures relatives à l'histoire nationale. Le célèbre peintre serbe Daniel travaille lui-même à ces enseignes patriotiques dont l'une, représentant le portrait de Knitchanin, vient d'être payée 200 florins. A Sombor, à Temesvar même j'ai pu constater un mouvement analogue. En quelque lieu que mes affaires ou mes pérégrinations me conduisent, j'acquiers une nouvelle preuve du progrès de la race slave. Non, rien n'arrêtera son expension et le triomphe de son idée. »

La Presse Iugo-Slave
ET SES PROGRÈS.

Les journaux patriotiques de la Iugo-Slavie survivent à toutes les persécutions. On les étouffe sur un point, ils renaissent bientôt sur un autre, avec une sève plus vigoureuse. C'est ainsi qu'un nouveau journal quotidien, sous le titre *Iugo-Slavenske novine*, rédigé par Dvoranitj, vient de succéder au *Slavenski-iug*, dans un esprit non moins fédéraliste et libéral, et avec un format double de celui qu'il remplace, et dont on espère qu'il saura venger la chute. La La manière brutale et scandaleuse dont le *Slavenski-Iug* a été suspendu et aboli, sans avoir subi de condamnation légale, n'a pu encore être oubliée. On sait que le jury croate d'alors s'était refusé à prononcer, jusqu'à ce qu'une loi de presse, nette et précise, existât en Croatie. Pour se venger du ridicule fiasco qu'il venait de subir, le gouvernement a suspendu pour un temps indéfini cet organe principal de l'opposition iugo-Slave; et pourtant la charte octroyée du 4 mars, qu'on a déclarée appliquable à la Croatie, mentionne parmi les droits constitutionnels les plus inaliénables la liberté de la presse. Or, partout où cette liberté n'est pas une sanglante ironie, il est évident qu'on ne saurait interdire un journal, pas plus qu'on ne peut tuer un homme, sans jugement préalable. Le commissaire autrichien près des tribunaux croates, M. Otchitj, comprend autrement sa mission.

Au milieu de la ruine universelle de tous les journaux centralistes et prétendus conservateurs, qu'on voit en Autriche succomber les uns après les autres, faute d'abonnés d'une part et de subsides ministériels d'autre part, M. Otchitj, pour relever les organes du ministère, n'imagine rien de plus économique que de frapper de mort, sans forme de procès, tous les journaux investis de la faveur publique. Il pense, avec ses patrons de Vienne, que ce bon public, pour ne pas mourir tout-à-fait d'inanition intellectuelle, se résignera à s'abonner aux feuilles *bien pensantes*, quand il n'y en aura plus d'autres. Le calcul s'est trouvé faux : nulle contrainte, qui n'est que morale, ne peut décider un homme à boire un breuvage, quand il le croit empoisonné. Au lieu de laisser les feuilles de l'opposition s'entre déchirer et se neutraliser elles-mêmes, les commissaires impériaux, en les persécutant avec tant de violence, ne font que les épurer, rendre leur sève plus ardente, et ouvrir de plus belles chances de succès à ceux des publicistes slaves, qui osent prendre en Autriche la rude, mais glorieuse tâche de sauver le principe civilisateur de la nationalité, contre l'absorption de toute vie par l'état.

L'ardeur méridionale qu'on reproche aux Iugo-Slaves prend peu à peu dans cet état d'oppression un flegme plus sûr de lui-même, et une aversion mieux sentie pour le système oppresseur. Aussi, bien loin que la presse croate et serbe perde à tous les efforts tentés pour la baillonner, elle s'agrandit au contraire et gagne en solidité. Dans les provinces Illyriennes, proprement dites, la politique allemande des Autrichiens n'obtient pas plus de succès qu'en Croatie. Excepté la *Gratzer Zeitung*, place de refuge toujours as-

surée aux *slavophages* d'Illyrie, comme l'*Agramer Zeitung* l'est à ceux de Croatie, le reste des journaux qui paraissent dans ces provinces, même ceux de langue allemande, même ceux qui font opposition au slavisme, sont d'accord pour repousser la centralisation germanique, comme destructive pur la monarchie, comme devant inévitablement aboutir à l'intervention russe.

C'est surtout dans la jeunesse des écoles qu'on remarque une ardeur extrême à propager et à défendre la cause du fédéralisme et des nationalités. A Klagenfurt, les étudiants du gymnase publient à leurs frais, et avec le fruit de leurs épargnes, une revue hebdomadaire, sous le titre de *Slavia*, dans laquelle ils insèrent des appréciations sur l'histoire contemporaine, des proverbes nationaux, des chants populaires, des impressions de voyage et des détails topographiques sur leur patrie : le tout d'après les formules de grammaire et d'orthographe de Maïar, qui identifient à peu de chose près le dialecte slovène avec la langue serbe. Ces articles, où respire constamment un enthousiasme juvénile, sont quelquefois écrits avec un rare talent.

On nous signale de Laibach une publication analogue, qui paraîtrait aussi, par les soins des élèves du gymnase, quoique avec moins de régularité, sous le titre *Apollo*.

En présence de cette fermentation croissante des Slovènes, le cabinet impérial s'est cru obligé de leur octroyer, dans leur langue, un moniteur officiel, politique et commercial, qui a commencé, depuis avril dernier, à paraître deux fois par semaine, à Laibach, (*Liubliana*), sous le titre *Liubliansk̄e novine*.

La rédaction de cette feuille nouvelle et inespérée se trouve confiée à un prêtre slovène, nommé Pototjnik, connu jusqu'à présent par son patriotisme, et qui, on l'espère, continuera de vouer sa plume à l'œuvre du rapprochement et de la fusion de son idiôme avec celui des Serbes, déjà proclamé partout la seule langue littéraire et nationale des Iugo-Slaves. Aujourd'hui, tous ces peuples ont admirablement compris l'antique proverbe illyrien : *Kdor notche brata za brata, mora imeti tudjinisa za gospodarja :* tout frère qui se lève contre son frère, aura l'étranger pour maître. Personne ne peut plus les disjoindre; l'unité de leurs idées et de leurs vœux a amené l'unité jusque dans leurs dialectes, naguère encore si différents, si séparés les uns des autres. En dépit de leurs bureaucrates, leur fraternité s'étend au-delà même des frontières autrichiennes, et jusqu'au fond de la Turquie. L'heure de formation de ce qu'ils appellent leur grand Kolo national, approche de plus en plus pour eux, comme pour les Tchekhs et les autres Slaves d'Autriche. Cette monarchie, en effet, renferme une telle majorité de Slaves, que, pourvu que l'Autriche subsiste encore quelque temps, elle ne peut manquer de se décentraliser bientôt, et de subir malgré elle l'influence slave, c'est-à-dire fédéraliste.

Fête funèbre du 21 mai
A MONTMORENCY

A défaut de nouvelles politiques, dont il y a disette absolue, les Polonais s'entretiennent d'anniversaires historiques qui leur rappellent leur gloire passée. C'est ainsi que le 21 mai dernier a eu lieu, à Montmorency, près Paris, une touchante fête patriotique autour du superbe mausolée du poëte Niemcevicz, dû au ciseau inspiré de son compatriote Ladislas Oleszczinski, et près duquel s'élève aussi la tombe du général Kniazievicz. On sait qu'à ces deux tombes la piété polonaise a attaché une fondation à perpétuité, consistant en aumônes et en messes qui doivent être dites plusieurs fois par an, pour les âmes de tous les Polonais morts en exil.

C'est en souvenir de cette fondation, placée par ses auteurs sous les auspices du prince Adam Czartoryski, qu'a eu lieu le 21 mai, à Montmorency, une réunion des notabilités polonaises actuellement présentes à Paris. L'assemblée comptait plus de cent personnes groupées autour du vénérable patriarche de l'émigration polonaise, du prince Adam Czartoryski et de sa famille. Parmi les assistants, on distinguait des hommes dont les noms resteront historiques, tels que celui du comte Zamoyski, et de l'ex-ministre hongrois Horvath.

La cérémonie s'est ouverte dans l'église par un discours en langue polonaise, de l'éloquent abbé Kaysievicz, qui a profondément ému son auditoire en lui peignant, sous des traits brûlants, toutes les douleurs, mais aussi toutes les espérances et les consolations divines des proscrits condamnés à achever à l'étranger leur vie terrestre : vie doublement orpheline, puisque, isolés loin du sol natal, ils n'ont le plus souvent ni parent ni ami intime pour leur fermer les yeux et verser une larme sur leur tombe.

NOUVELLES.

Russie, Turquie, Autriche.

Les journaux officiels de Pologne constatent la visite nouvelle que l'empereur de Russie fait en ce moment à sa fidèle et troisième capitale, Varsovie. Ils enregistrent avec empressement toutes les faveurs que le tsar répand autour de lui. Pendant ce temps le roi de Prusse redouble de rigueur contre les Poznaniens qu'il confirme par là de plus en plus dans leur triste pensée de choisir, s'il le faut, l'autocrate pour vengeur.

— Les insurgés bosniaques se maintiennent toujours. Quoique abandonnés de tout le monde, quoique sans artillerie, ils peuvent encore, par la seule force de leurs admirables positions stratégiques, imposer à leurs ennemis.

— Le différend de la Porte avec la petite république de Samos a de nouveau donné lieu à des conflits sanglants, dans lesquels on annonce qne 200 insulaires ont péri. On sait qu'en vertu d'une capitulation garantie par les trois grandes puissances, l'île de Samos doit payer par an à la Porte 400 mille piastres seulement. Mais le primat ou président, improprement appelé *prince* de Samos, a illégalement élevé cette somme au chiffre annuel de 2 millions de piastres. C'est contre cette extorsion d'impôts que les Samiotes protestent par tous les moyens, depuis bientôt un an.

— La question religieuse continue de préoccuper vivement les journaux autrichiens. Quant au clergé, il s'empresse, dit-on, tellement de prendre possession de ses nouveaux droits qu'il est déjà question de priver de leurs droits civils tout catholique qui ne pourra pas exiber au besoin son billet de confession.

Cyprien ROBERT.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.